

**Kristal, E. (2002) : *Invisible Work : Borges and Translation*,
Nashville, Vanderbilt University Press, 213 p.**

Alexis Nuselovici Nous

Volume 48, numéro 4, décembre 2003

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/008744ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/008744ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0026-0452 (imprimé)

1492-1421 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Nous, A. N. (2003). Compte rendu de [Kristal, E. (2002) : *Invisible Work : Borges and Translation*, Nashville, Vanderbilt University Press, 213 p.] *Meta*, 48(4), 631–633. <https://doi.org/10.7202/008744ar>

d'exprimer le message, donc le « sens », en français. La question de la longueur des textes, des phrases et paragraphes reste néanmoins posée. C'est celle de la lisibilité et de ses principes cartésiens : clarté, logique, concision (p. 40), dont doit tenir compte le traducteur de langue française.

La deuxième partie – « ce que vous devrez produire » – est la plus brève des trois. Elle traite uniquement des critères d'une bonne traduction, dont on sait que le nombre n'est pas infini. Mais c'est l'occasion pour l'auteur d'en rappeler les principaux (p. 51). Le traducteur, qui est aussi (surtout !) un rédacteur, révèle par cette opération l'aboutissement d'une formation, d'une compétence, mais réalisées dans un texte où le message prend forme. La restructuration éventuelle du message, la logique d'exposition des idées et la clarté de l'expression choisie sont autant d'obligations liant le traducteur dans sa performance, quelle que soit la forme du texte à traduire, bien ou mal rédigé. Dans la traduction communicative, différente de la littéraire par exemple, le traducteur se doit de faciliter la compréhension du message.

La troisième partie, la plus étoffée des trois, est celle qui a retenu plus particulièrement l'attention de l'auteur. C'est aussi celle où transparaît sa contribution la plus originale à la formation générale du traducteur. Le lecteur y trouvera quelques-unes des idées les plus personnelles de l'auteur, qui y traite en détail et de façon convaincante des éléments importants du texte que sont le mot, la phrase et le paragraphe, sans oublier le texte lui-même (p. 161) et son « fil conducteur ». On pourrait aller jusqu'à dire que ces cent et quelques pages constituent un traité dans le traité sur l'art et la manière de (mieux) rédiger, mais à partir d'un texte de départ composé dans une langue autre, l'anglais en l'occurrence. De nombreux exercices, exemples et modèles ponctuent cette partie, car – air bien connu – c'est par la pratique (de la rédaction) que l'on devient rédacteur. On retiendra que l'auteur accorde à la formulation-réexpression du message toute l'importance qui doit lui revenir, peut-être au détriment de principes moins cardinaux.

Les deux dernières parties, la quatrième particulièrement qui récapitule les grands principes étudiés et traite du contrôle de la qualité, constituent la conclusion de l'ouvrage. La cinquième est un recueil de divers textes généraux destinés à présenter au futur traducteur, en le mettant en situation, la variété des domaines à traiter et des difficultés à affronter. On y verra la sollicitude d'un pédagogue soucieux de l'intérêt de ses étudiants autant que les conseils d'un professionnel d'expérience.

Ainsi la boucle est-elle bouclée et le parcours balisé. Concis et direct dans la forme, sans jargon et non dénué d'humour, cet ouvrage abonde en principes et conseils qui ne devraient pas laisser indifférent l'apprenti traducteur. Le lecteur n'y trouvera toutefois pas le traité d'un théoricien élaborant une méthode ou un système complexe. Il y puisera, plutôt, matière à réflexion sur la lettre et l'esprit de la traduction, ses applications, mais aussi sur le savoir-faire attendu du futur praticien, ainsi que sur les manières, parfois fort subtiles, de dire ou de ne pas dire les choses.

JEAN-CLAUDE GÉMAR
ETI, Genève, Suisse

KRISTAL, E. (2002) : *Invisible Work : Borges and Translation*, Nashville, Vanderbilt University Press, 213 p.

Miroirs et labyrinthes, ruines et bibliothèques sont pareillement les thèmes de l'œuvre de Borges et les métaphores de sa poétique. Univers circulaire aux confins indistincts dans lequel se brouillent les repères d'une chronologie linéaire, s'estompe la position fondatrice de l'auteur, se noie le concept d'originalité. La critique littéraire a abondamment étudié ces

aspects qui font de l'écrivain argentin l'un des plus grands de la modernité. Curieusement, la traductologie ne s'y est guère intéressée alors que les problématiques pré-mentionnées la concernent au plus haut point, que Borges fut traducteur, et non des moindres (Kafka, Whitman, Michaux, Poe...), et qu'il s'interrogea sur cette pratique. Cet ouvrage est donc le bienvenu qui à la fois étudie Borges traducteur, ses positions sur la traduction et la place qu'elle occupe dans ses procédés créatifs.

La traduction n'est pas un autre nom, vague et commode, pour désigner l'inter-textualité mais bien un modèle d'écriture qu'Efraïn Kristal se donne pour tâche d'analyser en dégageant plusieurs aspects de la position traductive, selon l'expression d'Antoine Berman, de Borges, tout autant applicable à sa production littéraire.

L'insistance de Borges à considérer les œuvres détachées de leur auteur repose sur le postulat des potentialités latentes de l'œuvre originale qu'il revient au traducteur et/ou à l'écrivain de révéler et d'exploiter. Un second postulat privilégie les effets esthétiques d'une œuvre sur sa signification. Ce sont ces effets que la traduction ou l'écriture doivent recréer, en accord avec le principe de prédominance attribuée à la forme dans la pensée borgesienne. La traduction, dès lors, tient plus de la variation que de la copie et tout texte sera traduisible puisqu'il s'agit de produire un autre texte, de valeur littéraire égale ou supérieure au premier, et non de reproduire celui-ci. Une erreur à ne pas commettre serait de rabattre, en fonction de cette visée, Borges dans le camp des sourciers puisque son souci serait surtout pour la forme ; il nous permet de préciser, une fois de plus, que le soin de littéralité n'est pas du littéralisme.

Une telle perspective est non seulement une anticipation des thèses structuralistes et post-structuralistes sur l'autonomie du texte et sa malléabilité, elle étaye également un regard philosophique sur la nature de la temporalité. Celle-ci n'est plus conçue selon les binômes antériorité-postériorité ou passé-futur mais elle s'ouvre sur un univers de chronologies parallèles ou circulaires. Les notions de textes de départ et d'arrivée perdent de leur pertinence épistémologique pour autoriser la maxime borgesienne selon laquelle un original peut ne pas être fidèle à sa traduction. Il peut même lui être inférieur puisque le statut de la traduction comme transformation et non comme reproduction lui accorde une souveraineté esthétique. Les deux textes sont à juger sur le même pied et, autre conséquence, la traduction s'érige en genre littéraire, légitimant les procédés d'ajout, de modification ou de distorsion. Avec justesse, Efraïn Kristal rapproche les vues de Borges de celles de Novalis qui affirmait qu'« en dernier regard, toute littérature est traduction ». Mais cette position ne dilue aucunement la nature de la traduction, elle redéfinit les paramètres de fidélité, désormais fondés sur la préservation et la recréation des effets littéraires.

Un des mérites de l'ouvrage est de déjouer l'argumentation anti-théoriste en consacrant le deuxième des trois chapitres à l'analyse du travail de Borges traducteur, à partir de 6 langues vers l'espagnol, en parfaite application des principes précédemment dégagés : nuanciant, réorientant ou transformant le matériau textuel, Borges se livre à ce qu'il nommait une « recréation interprétative » (p. 51) qui mêle littéralismes et borgesismes. La même lecture détaillée d'Efraïn Kristal s'affaire dans le dernier chapitre à retracer, thématiquement ou structurellement, les influences de la traduction dans les œuvres de fiction. Des traductions réelles ou « imaginées », baptisées pseudo-traductions chez d'autres critiques, ou des figures de traducteur sont repérées dans une majorité de nouvelles. La poétique borgesienne, convenue avec une grande pertinence Efraïn Kristal, gagnerait à être considérée en regard à la fois de ses stratégies traductives et du rôle tenu par le *topos* de la traduction dans ses fictions.

Que ce soit pour les traductions ou pour les récits de Borges, le travail d'analyse de Efraïn Kristal est si minutieux dans son traitement des textes que son pointillisme en devient pointilleux lorsqu'il donne, par exemple, une signification précise à ce qui n'est que latitude de traduction. De même, l'influence des textes traduits par Borges sur son écriture fictionnelle est souvent avancée sans que la démonstration ne soit convaincante. La simple description

ne peut valoir pour analyse et la répétition, formelle ou argumentative, toujours fastidieuse, ne peut prétendre confirmer une hypothèse. Quant à la nature de la traduction, pourquoi la réduire au « remodelage d'une série de mots dans une autre » (p. 138) si pour Borges elle est transformation d'un texte en un autre ?

On se gardera d'énoncer une critique trop sévère car, comme le dit explicitement la conclusion, l'objectif de l'ouvrage était de « révéler » l'importance cruciale des idées de Borges sur la traduction et de sa pratique de traducteur dans l'élaboration de son œuvre. On ne blâmera donc pas Efraïn Kristal, en en restant à une méthode descriptiviste, d'avoir failli à ce qu'il ne se donnait pas comme but. En revanche, de borgesienne manière, on louera son livre pour ce qu'il contient de développements potentiels. L'état de la discipline traductologique est désormais propice à ce qu'elle ne soit plus au service du comparatisme littéraire mais qu'elle en renouvelle la méthode et la visée. Or, cette ambition soutient l'ouvrage ; peut-être revêt-elle simplement la visibilité discrète ou secrète de l'entreprise de Pierre Ménard, « auteur du Quichotte », récit de Borges chéri des traductologues, auquel l'ouvrage emprunte allusivement son titre.

ALEXIS NUSELOVICI NOUSS
Université de Montréal, Montréal, Canada